

—Tu en reviens toujours à tes moutons.

—C'est que je voudrais te persuader que l'exemple des vertus poussées à un degré supérieur rend plus facile au commun des mortels l'embrassement des vertus terre à terre. Cela est aussi vrai dans l'ordre des choses morales que dans l'ordre des choses religieuses. Mais enfin, puisque tu as plus de goût pour les vertus des grands citoyens que pour celles des saints, je te demanderai ce que tu penses de Boissy-d'Anglas ? C'est le premier nom qui me vient aux lèvres. Je te le donne sans préférence, comme je t'en donnerais un autre.

—Où veux-tu en venir ?

—Boissy-d'Anglas se découvrant, malgré la menace d'un pistolet, pour saluer à tête du député Féraud qu'on vient d'assassiner lâchement..... c'est beau, n'est-ce pas ? Eh bien ! crois-tu possible au citoyen qui admire aujourd'hui tant de courage et de grandeur, de s'associer le lendemain à une émeute ?

—Non.

—Ira-t-il, au contraire, jusqu'à prendre les armes contre elle ?

—Oui.

—Le bienheureux Labre ramassant dans un tas d'ordures, pour s'en nourrir, les impurs débris des tables, c'est peut-être inutile au salut ; mais penses-tu qu'un chrétien qui admire un pareil acte de mortification volontaire, ne puisse jeûner avec joie tous les jours où l'Eglise le commande ?

—Oui.

—Le bienheureux pèlerin mendie pour vivre ; mais son œil, ouvert à toutes les pitiés comme son cœur l'est à toutes les tendresses, croit rencontrer des souffrances et des pauvretés plus profondes que les siennes. Ce sont peut-être des mendiants qui l'exploitent. Qu'importe ! il leur partage le produit de ses aumônes au risque de mourir de faim. Qu'en dis-tu ?

—C'est sublime.

—L'aumône de quelques bribes de ton superflu doit te paraître peu de chose à côté de cet abandon, et tu donneras le double à la première occasion.

—Peut-être.

—Je conclus, mon cher, que, dans l'ordre civil, un grand exemple peut faire de toi un modeste mais courageux citoyen ; dans l'ordre religieux, ce que

tu appelles des vertus impossibles et d'un autre temps l'excitera peut-être, si tu parviens à les admirer, à te faire observer avec une foi, une espérance, une charité plus vives, les commandements de Dieu et de l'Eglise. Ce qu'on admire, mon ami, lors même qu'on ne peut ou qu'on ne veut pas l'imiter, sert, comme tu le vois, à quelque chose.—*Petites Lectures.*

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE.

(Suite.)

Paris, janvier 28...

La pauvre institutrice dont le sort est lié à celui des autres, n'a guère le droit d'être triste ou joyeuse pour son compte. Ce matin, je pleurais auprès de ma bonne mère Saint-Joseph, que je ne reverrai plus, et toute la journée j'ai dû m'occuper des préparatifs du bal que madame de la Perne donne demain. J'ai arrangé des fleurs, j'ai disposé des bougies, j'ai commencé à préparer les assiettes, j'ai écrit des billets au glacier, au confiseur et *tutti quanti* ; j'ai aidé madame de la Perne aux préparatifs de sa toilette, et même, le cœur plein de souvenirs religieux et tristes, j'ai répété sur le piano des valse et des contredanses. Heureux qui a la liberté d'être soi, de pleurer ou d'être gai à ses heures, et qui n'a pas enchaîné à d'autres existences la liberté de son être et l'indépendance de ses pensées ! Parfois ces idées me révoltent ; je déteste le frein, je hais ma situation douteuse, presque servile, et dont les droits et les devoirs sont si larges, si peu fixés, que tantôt on me demandera ce qu'il y a de plus haut dans les fonctions humaines : d'élever et de former une âme, ce que faisait Aristote près d'Alexandre, Arsène près des fils de Théodose, Fénelon près du duc de Bourgogne ; et tantôt on me demandera des services de femme de chambre ! et je n'oserai pas les refuser ! je craindrai de paraître peu complaisante et peu gracieuse.... Je les rends ces offices serviles, mais en maudissant la servitude, en détestant presque ceux que je sers !

Mon Dieu ! qu'ai-je dit ? je suis effrayée de l'instabilité de mon âme ! Ce matin,